

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1932-1933 N° 2

Les Saints Guérisseurs et Protecteurs
de l'Enfance
dans le Sud-Ouest de la France

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 4 Novembre 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jeanne COSTES

Née le 12 Avril 1905 à MAZAMET (Tarn)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1932

LES SAINTS GUÉRISSEURS ET PROTECTEURS DE L'ENFANCE
DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1932-1933 N° 2

Les Saints Guérisseurs et Protecteurs
de l'Enfance
dans le Sud-Ouest de la France

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 4 Novembre 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jeanne COSTES

Née le 12 Avril 1905 à MAZAMET (Tarn)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

—
1932

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. X...

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL, ROLLET.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	X...(BONNET, agrégé.
Clinique des maladies des enfants	chargé de cours
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	LEPINE (J.)
Clinique des maladies des voies urinaires	MOURIQUAND
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	VILLARD
Clinique et prophylaxie de la tuberculose	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	GAYET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	COURMONT
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	FLORENCE
Anatomie	MOREL
Histologie	MANCEAU
Physiologie	GUIART
Pathologie externe	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutique générales	DOYON
Anatomie pathologique	LERICHE
Chirurgie opératoire	FROMENT
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	CADE
Médecine légale	FAVRE
Hygiène	PATEL
Thérapeutique	ARLOING (F.)
Pharmacie et Pharmacologie	Etienne MARTIN
Hydrologie thérapeutique et climatologie	ROCHAIX
	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Propédeutique de gynécologie	MM. CONDAMIN
Chargé d'un cours d'Anatomie médico-chirurgicale	THEVENOT (Léon)
Chargé d'un cours d'Embryologie	NOEL

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Chirurgie expérimentale	MM. TAVERNIER
Stomatologie	PONT

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	DUFOURT	DECHAUME	MORENAS
RHENTER	DEVIC	BERNHEIM	REBATTU Ch.
MAZEL	GABRIELLE	POLLOSSON	REVOL Ch.
SANTY	MARTIN (Joseph)	CHAMBON	ENSELME Ch.
CHALIER (André)	ROCHET (Ph.)	CIBERT	SEDALLIAN Ch.
CHALIER (Joseph)	WERTHEIMER	EPARVIER	
DUMAS	GATE	GUILLEMINET	



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. GUIART, président; DUFOURT, assesseur;
MORÉNAS et SÉDALLIAN

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

ET DE MON ONCLE

A MON GRAND-PÈRE ET A MA GRAND'MÈRE

A MES PARENTS

A MES BEAUX-PARENTS

A MON MARI

A MA FILLE

A MON BEAU-FRÈRE

A TOUS MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. GUIART

*Correspondant National de l'Académie de Médecine
Professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine
aux Facultés de Médecine de Lyon et de Cluj (Roumanie)*

Il nous a fait l'honneur de présider
notre thèse ; qu'il veuille bien trouver
ici le témoignage de notre reconnais-
sance.

A MON JURY DE THÈSE

A MONSIEUR LE DOCTEUR A. SALLET

Membre de la Société du Folklore Français

Il ne nous a point ménagé les indications précieuses que sa grande connaissance en matière de folklore le mettait à même de pouvoir nous donner. Grâce à lui, ce travail s'est enrichi d'intéressants détails; nous l'en remercions bien vivement ici.

A MONSIEUR LE DOCTEUR HERBER

Agent Principal du Service Sanitaire Maritime

Il nous a beaucoup aidé dans la recherche des vieilles traditions régionales et nous lui devons d'avoir pu rapporter nombre de coutumes curieuses du Bas-Languedoc ; à lui aussi, toute notre gratitude.

A MONSIEUR A. BISCONS

Archiviste de la Société Archéologique du Midi de la France

Il s'est intéressé à cette étude et nous a aidée de ses conseils avec son amabilité coutumière ; nous lui témoignons ici toute notre reconnaissance.

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DE L'HÔTEL-DIEU DE TOULOUSE

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DES HÔPITAUX DE LYON

Avant-Propos

Avant de terminer nos études, il nous est agréable de nous rappeler tous ceux qui ont dépensé pour nous, sans compter, toutes les ressources de leur intelligence et de leur cœur, et de les remercier avec émotion.

Notre reconnaissance va d'abord à M. le Professeur Guiart, professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Lyon, qui nous a inspiré notre sujet de thèse et a bien voulu guider toutes nos recherches.

Nous n'aurons garde d'oublier nos Maîtres de la Faculté et de l'Hôpital de Toulouse qui, les premiers, nous ont fait aimer la Médecine, ainsi que ceux de la Faculté de Lyon, que nous regrettons d'avoir peu connus, mais auprès desquels nous avons toujours trouvé la plus grande bienveillance.

Il est aussi de notre devoir et nous nous en acquitons avec joie, de remercier ceux — parents et amis — qui nous ont aidée dans la préparation et la rédaction de notre modeste travail d'Histoire de la Médecine, ainsi que les anonymes, rencontrés au hasard de nos recherches, dans les villages de notre région et qui se sont prêtés de bonne grâce à toutes nos enquêtes.

Nous leur devons l'essentiel de notre travail ; qu'ils veuillent tous trouver ici, ceux que nous aimons et ceux que nous ne connaissons pas, l'expression de notre reconnaissance.

Enfin, nous sommes particulièrement heureuse d'exprimer notre gratitude et notre affection à notre mari, le Docteur Pierre Costes, qui nous a aidée dans notre travail pendant nos cinq années d'études communes, nous permettant de les continuer malgré les préoccupations et les soucis qui auraient pu nous en distraire.

LES SAINTS GUÉRISSEURS ET PROTECTEURS DE L'ENFANCE DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE

CHAPITRE PREMIER

La Médecine et la Religion ont été longtemps confondues et les prêtres furent les premiers médecins. Participant de la nature divine, comment n'auraient-ils pas connu la maladie, ses causes et ses remèdes ?

Mais avant que l'imagination ait enfanté les Dieux, l'être humain, menacé par des forces hostiles, s'inclina devant elles pour les apaiser. Seul, faible, ignorant, l'homme était incapable d'éloigner, de lui-même et des siens, la maladie, mystérieux et terrible fléau. Pour le vaincre, il s'adressa naturellement à ce qui, autour de lui, semblait grand et puissant. Ses premiers médecins furent la terre féconde qui le nourrissait, l'eau qui lui apportait la fraîcheur salubre, le feu qui éclairait ses nuits trop noires, les arbres aux fruits savoureux, à l'ombre réparatrice. De la faiblesse et de l'ignorance des premiers hommes, jaillit le culte des forces de la nature, écrasantes et obscures. Ils divinisèrent la terre, les pierres, les cours d'eau, les arbres. Quand la fièvre brûlait leur corps, ils le baignaient dans l'eau courante des fontaines et attribuaient leur soulagement, non à une action physique que leur esprit ne pouvait expliquer, mais à celle de l'eau divine. Ils gardaient pieusement des éclats de pierre, de la terre aux vertus infaillibles, et entou-

raient d'une vénération profonde les arbres si beaux et si majestueux qu'ils ne pouvaient être que des Dieux.

L'intelligence humaine s'affinant, retira leur puissance à toutes ces forces naturelles divinisées, pour la donner à des Dieux représentés comme des créatures et ayant un nom qui leur était propre. Ils devinrent les Dieux du Feu, de la Terre et des Forêts. Sous cette nouvelle forme, certains gardèrent leur pouvoir guérisseur tels, dans les mythologies antiques, Apollon, Fils du Soleil, premier Dieu de la Médecine, adoré à Delphes et à Milet ; Esculape, fils d'Apollon, dont Galien dit : « qu'avant lui, la Médecine n'était qu'un aveugle empirisme qu'il sut perfectionner et transformer en un art divin » ; Bacchus, vénéré comme médecin ; Cybèle et Latone, mère d'Apollon et de Diane, qui indiquent des remèdes pour les enfants. Dans les temples dédiés à Hercule et à Esculape, et ornés de leur statue vénérée, se tenaient des écoles où les étrangers étaient admis sous le sceau du serment et du vœu. Les malades y étaient acceptés et s'y soignaient en se promenant autour du lieu saint..., dans le bois sacré, et en offrant à la divinité des services purificateurs ou des sacrifices sanglants. A ces pratiques s'ajoutaient quelquefois des soins médicaux, comme des breuvages et des applications externes. Le résultat heureux de la cure était gravé sur les murs du Temple en témoignage de reconnaissance. Dans la religion romaine, une foule de Dieux domestiques présidaient à la naissance, à la vie et à la mort, guidaient les premiers pas de l'enfant, l'aidaient à articuler les premiers mots. A

tous on rendait un culte, on sacrifiait, et les enfants portaient autour de leur cou l'effigie de leur bon génie protecteur.

Le christianisme a bien remplacé ces Dieux par l'omnipotence d'une Divinité unique, mais les formes des cultes païens ont subsisté. Et comme autour du Dieu gravitent les Saints, dont le martyr récent frappe les esprits, ils deviennent les patrons des sources et des fontaines ; on place les arbres miraculeux, les pierres extraordinaires, près des chapelles qui leur sont consacrées. Les pratiques païennes persistent, mais christianisées, et les foules ne mettent qu'une étiquette nouvelle sur une vieille tradition.

Le culte des Saints guérisseurs est donc enté sur le paganisme. Bien souvent d'ailleurs, l'Eglise catholique ne fait que tolérer des pratiques qu'elle n'a pu détruire, tant elles étaient ancrées par des siècles d'habitude. Nous retrouvons la marque des religions antérieures dans bien des dévotions spéciales. Il est facile de le constater en France, dans les provinces où le culte des Saints guérisseurs s'est conservé, souvent grâce à une configuration géographique.

Les hautes vallées des montagnes, difficiles à atteindre et à quitter, ont été les plus fidèles. Les récits des guérisons miraculeuses s'y transmettent avec ceux des exploits des lutins et des fées, de générations en générations. Ils apaisent la soif de poésie et de rêve qui dort dans toute âme humaine. Il en est de même des pays de la mer : Provence et Armorique. La douce Bretagne, avec son ciel voilé de brume et la radieuse Provence, puissante et belle comme une déesse, ont

incliné l'âme de leurs habitants vers la prière et l'action de grâce. Aussi y retrouvons-nous très en honneur ces cultes particuliers des fontaines miraculeuses, des arbres percés, des pierres merveilleuses, qui ont tous une influence sur la santé, le mariage et la fécondité.

Dans le Sud-Ouest de la France, qui nous occupe dans notre travail, nous noterons aussi la persistance du culte des Saints dans les pays montagneux, derniers contreforts du Plateau Central, Montagne-Noire et Rouergue, Pyrénées, et, en bordure de l'Océan, dans les Landes. Les plaines, favorables aux migrations humaines, pénétrées par les courants de la civilisation, ont négligé beaucoup de ces pratiques anciennes. La foi qui semble plus spiritualisée, se dégage des pratiques païennes quoiqu'il ne soit pas difficile de trouver une analogie entre un cierge qui brûle et les feux que l'on allumait autrefois pour apaiser la colère des Dieux ou les remercier de leurs bienfaits. Il en est de même de l'imposition des reliques, dont l'origine païenne n'a pas besoin d'être démontrée.

Dans le Languedoc et le Sud-Ouest de la France, ces dévotions sont fréquentes. A Toulouse, vieille cité languedocienne, dans l'admirable basilique romane de Saint-Sernin, au fond d'une vaste crypte, sont pieusement conservées les reliques que la piété des fidèles et du clergé a réussi à se procurer. Sous l'effigie en bois doré du Saint ou dans la châsse délicatement ciselée, sur des coussins de brocart ou de velours, reposent les restes vénérés. Tous les soirs, dans l'Octave de la Pentecôte, les « Corps Saints », quittant leur tombe obscure, viennent habiter la majestueuse nef.

Et une somptueuse procession se déroule au milieu d'une nombreuse assistance recueillie qui implore les Saints, dispensateurs de toutes les grâces.

A Saint-Nicolas, une des plus anciennes églises de Toulouse, on vénère aussi le Saint patron des enfants, dont la vie merveilleuse est retracée autour de l'église en de très belles fresques bien conservées.

Il est peu de villes ou de villages qui n'aient un Saint célèbre ; c'est Lézat, dans l'Ariège, avec son importante relique de Sainte Appolonie, Miremont, Rebigue dans la Haute-Garonne. Nous ne pourrions pas citer toutes les églises dans lesquelles on vénère les Saints guérisseurs. Tous ceux qui souffrent peuvent trouver leur profit à les prier, mais nous n'étudierons dans notre travail que les guérisseurs et protecteurs de l'enfance invoqués dans notre région.

CHAPITRE II

Qu'ils sont nombreux les Saints que l'on implore pour les petits. C'est qu'il n'est pas au monde de tendresse plus inquiète que celle des mères. L'enfant, qui résume toute la vie d'une famille, est la faiblesse même. On craint tout pour lui ; et le tourment de le voir souffrir, l'angoisse de le voir disparaître, torturent l'âme maternelle. Elles craignent et souffrent même avant la naissance qu'elles espèrent, et celles dont les foyers sont vides, désirent connaître la joie de la maternité.

Aussi trouverons-nous dans le parterre céleste une foule de Saints auxquels recourent les mères éprouvées. Nous étudierons dans ce chapitre ceux que l'on invoque contre la stérilité et ceux qui guérissent ou protègent l'enfance si frêle. Nous les classerons d'après le caractère dominant du culte qui leur est rendu, caractère que les générations se sont transmis fidèlement depuis que l'âme des premiers hommes s'est élevée vers une divinité compatissante.

1. — Guérison par lavage

L'esprit fruste de nos premiers parents concevait le mal physique ou moral comme une chose plus ou moins matérielle, une espèce de rouille du corps

humain. D'où la simplicité des procédés de guérison.

Un des plus ordinaires était le lavage.

C'est à lui que nous devons le culte des fontaines que l'homme bientôt divinisa. Bien rares sont les villages qui sont dépourvus d'une source claire qu'une légende poétise. De nos jours encore on leur confère un privilège thérapeutique dont on s'entretient entre gens du pays. — les étrangers sont moqueurs et ne comprendraient pas. Ces fontaines de l'âge du paganisme furent adoptées par les chrétiens et placées sous le vocable des Saints. Actuellement, c'est le Saint patron de la fontaine, qui permet la guérison en communiquant à l'eau des vertus curatives.

Naturellement, ces eaux sacrées triomphent dans les dermatoses, la fièvre et les maladies des yeux.

Aux environs d'Albi, se trouve une source dite Fontaine de Saint-Eloi — « Sant Aloï », pour les gens du pays — où les parents conduisent leurs enfants atteints de gourme et autres maladies cutanées. C'est un bassin, bâti au milieu d'un pré, et que protège une statue du Saint, vétuste et délabrée. Avec un linge trempé dans l'eau de la fontaine, on lave les vilaines croûtes ; et le traitement peut se prolonger chez soi, en emportant de l'eau. Pour obtenir du Saint la guérison, il faut jeter quelques sous dans la fontaine, exactement comme les Romains le faisaient quand ils quittaient les sources de leurs villes d'eau. Nous n'avons pu savoir ce que devenait cette menue monnaie. Mais une vieille, très vieille amie, nous a certifié que si les visiteurs touchaient aux sous altérés par l'humidité, ils contractaient infailliblement la maladie qui s'était muée

en vert de gris. Il y a une vingtaine d'années, la source était très fréquentée. On y va encore depuis les villages voisins. Il est probable que la fontaine est consacrée à Saint Eloi, très honoré dans le Tarn, en raison de sa vie consacrée à la visite des malades, qu'il guérissait particulièrement des ulcères.

Sainte Rose, qui souffrit d'une gourme de la tête, nécrosant le cuir chevelu, était la patronne tout indiquée d'une source miraculeuse. A Eauze (Gers), on entoure la source de Sainte Rose d'une grande vénération, on y puise de l'eau, on la fait bénir et on s'en sert comme breuvage ou en application.

On agit de même dans l'Aveyron, pour l'eau de la source de Saint-Méen. Elle se trouve dans le hameau qui porte le même nom, à quelques kilomètres de la route qui relie Camarès à Lacauze, sur la paroisse de Couffouleux. D'après la légende, Saint Méen, né en Grande-Bretagne, émigré en Armorique où il fondait des monastères, ceux de Dol et de Gaël, partit à Rome pour vénérer la tombe des Apôtres. Il aurait traversé ainsi la France et le sud-ouest du Rouergue. De là, suivant toujours l'ancienne voie romaine dont on trouve les traces en bordure des départements de l'Aveyron et du Tarn et qui passe par Roquecezière (la roche de César), le pieux pèlerin arriva au pied du Merdelou :

*Quand Méen atteignit les marches de Guyenne
C'était vers la Saint-Jean d'été.*

Du hameau ne s'élevait aucune fumée, pas de bruit, et les portes étaient closes. Le Saint, en les poussant, vit sur des grabats les habitants décimés par la peste.

Ils repoussèrent les saintes paroles de paix et de résignation, alors le Saint demanda à Dieu de permettre un miracle qui sauverait ces malheureux :

.... Tandis que le murmure
Des lentes oraisons se meurt,
Il saisit le bourdon, frappe le sol aride,
Et tous virent alors, une source limpide
Sourdre brusquement sous le heurt.
Un ruisseau se forme, et lentement serpente,
Et les pestiférés, à leurs lèvres ardentes,
Portant ce breuvage divin
Se levèrent guéris... (1)

Jusqu'à la Révolution, le hameau avait conservé une église et un hôpital qui était, au moyen âge, une léproserie. On parle encore dans le pays de l' « ort » de l'hôpital (le jardin de l'hôpital). L'église détruite, le pèlerinage subsista. La fontaine miraculeuse est surmontée d'un fronton triangulaire, ornée de la statue du Saint, vêtu de la robe monacale, tenant un monastère de sa main gauche et de la droite... le bourdon. Elle laisse couler l'eau que les fidèles viennent vénérer le jour de la fête du 24 juin. Elle guérit toutes les dermatoses, comme la cource que Méén fit jaillir en Bretagne et qui délivre du « mal de Saint-Méen » : *Malum sancti Majani*, ainsi défini par les Bollandistes : « *Scabies ex acribile carnem usque ad ossa excedens* ».

Sur place, on lave le mal, et on emporte de l'eau

(1) De BRETON.

pour continuer le traitement. Il faut promettre de revenir en pèlerinage chaque année, d'assister à la messe et aux prières qui se disent ce jour-là à Saint-Méen. L'affluence, tous les ans, est considérable.

Par leur fraîcheur, les sources ou les fontaines jaillies des profondeurs de la terre devaient aussi attirer l'homme. L'eau fut pour lui le breuvage salulaire qui apaisait, après le travail, sa bouche altérée. Elle lui servit aussi à calmer les brûlures de la fièvre.

Dans le département du Lot, l'eau d'une rivière issue d'un long couloir souterrain qui porte le nom de Grotte de Sainte-Eulalie, est réputée pour guérir les fluxions de poitrine et toutes les fièvres des enfants. C'est un bain complet qu'ils doivent prendre. Mais la guérison est subordonnée au dépôt d'un objet vestimentaire : tablier, soulier, que les pèlerins accumulent sur le bord de la source.

A Saint-Jean-de-Montredon (Tarn), la fontaine « le Théron », comme on l'appelle dans la région, guérit les enfants de la fièvre, mais à la condition expresse d'aborder au soleil levant la source à reculons : c'est-à-dire en regardant le soleil.

La thérapeutique utilise, pour des raisons scientifiques, la balnéation de toutes les pyrexies élevées. L'instinct des anciens, sur ce point, ne les avait pas trompés.

Si la fraîcheur de l'eau guérissait la fièvre, sa limpidité devait avoir un effet salulaire sur la vue. Près de Labruguière (Tarn), une fontaine consacrée à Saint Thyrsé jouit du pouvoir de guérir ou de préserver des ophtalmies. Le Saint fut roulé jusqu'à la fontaine dans

un tonneau rempli d'instruments tranchants qui blesserent ses yeux. L'eau claire dut atténuer son mal, d'où l'explication du culte. L'eau est appliquée en lotion sur les yeux malades.

Les yeux sont soignés de la même façon dans la Haute-Garonne, mais c'est Saint Prim ou Prin que l'on invoque, soit à Beaumont-sur-Lèze, soit à Montgeard. Les deux villages sont d'ailleurs peu éloignés ; et il est curieux de noter que des fidèles de Montgeard préfèrent s'adresser à Saint Prim de Beaumont-sur-Lèze, et ne manquent pas de se rendre tous les ans en pèlerinage, invoquer dans une autre paroisse, un saint vénéré dans la leur. L'inverse a lieu aussi. Il s'agit pourtant du même Saint, dont les reliques auraient été rapportées par un chevalier du Lauragais qui aurait participé à la III^e Croisade et qui les aurait distribuées dans les divers sanctuaires où elles sont honorées. Beaumont-sur-Lèze possède un os de la mâchoire et une autre portion d'os de la grosseur et de la longueur d'un doigt, le tout renfermé dans un reliquaire très riche qui domine l'autel de Saint-Prim. A Beaumont, c'est Saint Prim, évêque qu'on honore ; à Montgeard, ce serait Saint Prim, enfant martyr. Des esprits autorisés supposent qu'il s'agit du même personnage qui, par une déformation populaire, s'est vu transformer en un enfant, probablement parce que Saint Prim évêque est représenté dans un fort vieux tableau, guérissant un enfant aveugle. D'ailleurs, cette peinture est reproduite en bas-relief dans l'église de Beaumont. La dévotion est la même qu'à Montgeard.

Dans cette localité, le jour de la fête patronale, le

prêtre bénit de l'eau, puis y trempe les reliques du Saint. On peut se procurer de l'eau bénite à la sacristie en donnant une messe d'actions de grâce. On l'emploie en lavages ou en bains d'yeux. Les ophtalmies doivent être soulagées comme les conjonctivites et les orgelets.

La fontaine de Sainte-Camelle (Aude), où les Albigeois auraient précipité la Sainte, possède les mêmes vertus contre les ophtalmies. Mais comme l'eau qui coule, abondante, est signe de fécondité, elle jouit aussi d'une grande réputation auprès des femmes en couches qui utilisent son eau en ablutions. Le 21 avril 1662, la Princesse de Conti s'y rendit pour accomplir un vœu fait pendant un laborieux accouchement.

A Madiran (Hautes-Pyrénées), il existe une fontaine dont l'eau « se pétrifie ». C'est la fontaine de Sainte-Poupette, très certainement inconnue des hagiographes, mais en laquelle les mauvaises nourrices ont encore confiance. Voici ce qu'on nous en dit dans les voyages de Léon Godefroy en Gascogne, Bigorre et Béarn : « L'eau se convertit en pierres qui représentent divers tétins de toutes sortes d'animaux, parmi
« lesquels il y a même de ceux des femmes ; et, ce qui
« augmente la merveille, c'est que des bouts d'iceux
« sort une certaine eau à laquelle on attribue cette
« vertu que d'être favorable pour les mamelles des
« femmes en les leur ouvrant et leur provoquant la
« sortie de leur lait. ». La citation nous indique même de quelle façon l'eau réputée miraculeuse rend aux petits bébés la nourriture qui leur est due.

2. — Guérison par passage

Une autre des pratiques du paganisme, retenue d'ailleurs par la médecine populaire, est le rite du passage. Sans doute, aux yeux des fidèles, il acquiert plus de valeur, du fait de la sainteté du lieu où l'on passe, mais la naïveté populaire rejetterait la prière seule et la pratique superstitieuse jouit dans son esprit d'une importance au moins aussi grande. Il s'agit en réalité d'un des plus vieux rites médicaux de l'humanité, sur lequel Gaidoz a attiré l'attention : par ce passage on renouvelle en quelque sorte l'acte de la naissance. Il s'agit d'une pratique magique ayant pour but de créer un être nouveau exempt des maladies et des infirmités de l'ancien. La coutume est très répandue en Allemagne et elle était connue des Romains, puisque Marcellus en parle à propos d'un cerisier fendu. Elle existe dans le Sud-Ouest, mais assez rarement comme à l'origine. Cependant, les paysans des Hautes-Pyrénées font souvent plus de confiance aux arbres fendus qu'aux chirurgiens. L'enfant est-il affligé d'une hernie ? La guérison est facile : fendre le tronc d'un jeune chêne, écarter les moitiés en forme de cerceau et faire passer le petit malade neuf fois dans la fente élargie, en ne manquant pas de s'adresser au bon Dieu en ces termes désinvoltes :

*Un, dous, très,..... naü
Lou boun Diu que te garde de maü.*

Cette prière permettait aussi de ne pas s'embrouiller dans le nombre de passages. Si l'arbre se ressoude, la hernie doit disparaître. Le procédé est simple, dénué de tous risques et.. très bon marché.

Il est d'usage de faire passer les enfants sous des châsses, des reliquaires, ou de les y asseoir pour les faire bénéficier des grâces dont le Saint est le dispensateur.

Ces pratiques paraissent presque exclusivement réservées au rachitisme. Un enfant est-il chétif ? il acquerra de la force, si on le fait passer dans la voûte ménagée sous la châsse de Sainte Libérate, qui se trouve dans l'église de Mazères-de-Rivière-Basse, près de Castelnau (Hautes-Pyrénées). Les ex-voto sont des plus humbles : chemisettes d'enfant, souliers, colliers de verroterie, etc. Ils restent là en gage de reconnaissance ou de confiance.

Dans la Montagne-Noire, près de Dourgne (Tarn), on demeura fidèle pendant des siècles à Saint Stapin, évêque de Carcassonne, très invoqué dans le Tarn et à Ventenac-Cabardès, dans l'Aude.

C'est le spécialiste des maux de jambes et des paralysies, probablement à cause d'une étymologie d'ailleurs douteuse : stare « se tenir », pes « pied ». Non loin de Dourgne, existe un lieu appelé « Las Ginouillades », où la légende veut que le Saint soit venu s'agenouiller. Les enfants infirmes et paralysés vont appliquer longuement leurs membres perclus dans des cavités qui sont creusées dans la plate-forme rocheuse avoisinante et qui passent pour être les empreintes des pieds, des mains et des genoux du Saint. Actuel-

lement, cette pratique n'est plus guère en honneur et on se contente du pèlerinage à Dourgne, pour la fête du Saint, célébrée le 5 août.

A Ventenac-Cabardès, les enfants mal assurés dans leur démarche, font neuf fois le tour d'un pilier de l'église placée sous le vocable du Saint.

Dans les Landes, il existe des ouvertures ménagées dans les piliers des chapelles et qu'on nomme « Les Veyrines ». Les mères y font passer leurs enfants à certaines époques de l'année, afin de leur donner de la force et de conjurer les maladies. L'enfant doit faire neuf fois le tour en priant, puis il est introduit dans le trou, la tête la première. La mère pousse ses pieds jusqu'à ce qu'il ressorte. Cette cérémonie, condamnée par les archevêques de Bordeaux, est encore pratiquée en secret.

Enfin, le 16 mai, l'église de Saint-Seurin, de Bordeaux, est en fête. On y célèbre en grande pompe la gloire de Saint Fort, grand protecteur de l'enfance. Il fut décapité, en même temps que deux enfants, après avoir été tourmenté cruellement. Peut-être, d'ailleurs, sa vertu de fortifier les enfants lui vient-elle de son nom plutôt que de son martyre. Mais les mères, dont les enfants tardent à marcher et sont faibles des jambes, ne manquent pas de les faire asseoir sur la châsse de la crypte qui contient les précieuses reliques. Ce rite se rapproche de celui du passage, le contact entre le malade et la relique étant longuement maintenu.

Cette dévotion à Saint Fort n'est pas toute bordelaise. Nous la retrouvons dans de nombreuses pro-

vinces et en particulier dans le Tarn, dans la petite paroisse de Negremont. Mais là, aucun geste ne s'associe à la prière. La dévotion est parvenue dans ce riant petit vallon on ne sait comment. L'église possède une relique que le prêtre fait baiser aux enfants malades. Enfin, en Gironde, dans l'église de Saint-Michel, à Rieufort, on introduit les enfants dans des trous creusés dans le sol de l'église pour leur assurer une longue existence.

3. — Guérison par contact

Ce procédé de guérison est beaucoup plus répandu dans le Sud-Ouest de la France.

Par suite du contact, le malade, les vêtements et surtout le linge, se chargent d'une influence salutaire, qui persiste à distance. C'est souvent la relique du Saint que l'on impose, soit à l'enfant, soit à des linges ou à des vêtements. Il n'est pas de maladie de l'enfance qui ne soit ainsi soignée, depuis les troubles d'un allaitement difficile jusqu'au rachitisme et à la paralysie.

Dans l'église de la Grâce-Dieu (Haute-Garonne), Saint Jean-Baptiste est particulièrement honoré et guérit tous les abcès et furoncles qu'on appelle « Mal de Saint-Jean ». On y amène les femmes quand de douloureux abcès du sein, interrompant la lactation, risquent de compromettre la santé de l'enfant. Saint Jean est aussi honoré dans deux autres sanctuaires,

à Nailloux et à Vieille-Toulouse. Si on est embarrassé pour choisir la paroisse, on prend 3 cierges que l'on coupe exactement de la même longueur. On allume les cierges représentant chacun une des trois églises ; celui qui brûle le plus vite révèle le sanctuaire le plus propice. La malade doit s'y rendre, si elle n'en est pas empêchée par des douleurs trop vives ; dans ce cas, elle se fera représenter. Il faut faire bénir du vin par le prêtre, à moins que ce dernier n'en fournisse qui ait été déjà béni. Il est employé comme baume en application pendant neuf jours. D'ailleurs, béni ou non, le vin jouit dans la région d'un grand prestige ; la médecine populaire l'utilise comme fortifiant et antiseptique. A la cure, s'ajoutent des prières et la célébration d'une messe le 9^e jour. La foi est nécessaire pour obtenir la guérison ; celles qui la possèdent voient céder le mal et peuvent reprendre l'allaitement. Encore convient-il d'attendre, pour la guérison, un temps égal à celui qui s'est écoulé depuis l'apparition du mal jusqu'à celui de la venue au sanctuaire.

Le Saint guérit également les enfants atteints du « mal de Saint-Jean ». Pour être sûr du diagnostic, il faut appliquer sur le mal deux feuilles de noyer cueillies le matin de la fête de Saint-Jean, avant le lever du soleil, et trempées dans de l'eau bénite ; on les dispose en croix : si elles adhèrent, le Saint aura tout pouvoir ; si elles tombent le patient n'est pas atteint du « mal de Saint-Jean » et sa venue au sanctuaire est inutile.

Pendant la première enfance, les bébés d'hérédité

arthritique sont exposés à des accidents cutanés que les mères redoutent en raison de leur longue durée. Les vilaines croûtes de lait qui rendent méconnaissable le cher visage persistent de longs mois, demeurant rebelles à toutes les pommades et à tous les régimes, lassant la patience des malades et des médecins. Nous avons déjà vu des fontaines merveilleuse où l'on accourt de bien loin pour prier le Saint, qui donne aux eaux des vertus curatives.

L'imposition des reliques joue aussi un grand rôle dans la guérison des croûtes.

Rebigue (Haute-Garonne) possède la statue et les reliques de Saint Lizier. Ce Saint a été, dit-on, atteint « d'humeurs et de croûtes ». C'est de cette maladie qu'il est mort, et c'est, le corps couvert de plaies, que le statuaire l'a représenté. Si on peut y conduire l'enfant, on lui fait toucher et baiser la relique ainsi qu'à sa mère ; s'il ne peut y être amené, une personne de la famille fait le pèlerinage en son lieu et place et rapporte du linge qui a touché la châsse ; on s'en sert pour laver l'enfant ou, plus simplement, on l'impose sur sa tête.

Dans l'Hérault, dans la paroisse de Nizas (canton de Montagnac), ce sont Sainte Perpétue et Sainte Félicité qui débarrassent les enfants des croûtes laiteuses. Les litanies composées en leur honneur ne parlent que de la teigne. Après avoir énuméré les vertus des Saintes et chanté la gloire de leur martyre, les fidèles s'adressent à elles dans ces termes :

« Saintes Perpétue et Félicité, guérissant dans cette église les enfants atteints de teigne, priez pour nous. »

Le cantique est moins précis :

*Martyres du Seigneur qui vivez avec les Anges,
Ecoutez nos vœux, nos chants et nos louanges,
Et nos enfants,
Du mal des tout premiers ans,
Faites que Dieu les délivre.*

En réalité, on y porte les enfants atteints de gourme
« parce qu'ils ont bu du mauvais lait ».

Le martyre des Saintes explique cette pieuse confiance. La notice sur la dévotion dont on les entoure dit « qu'elles donnaient leur lait à leurs enfants, en même temps que leur sang à Dieu ». Elle sont donc les patronnes indiquées des femmes dont les tourments et les angoisses altèrent le lait. C'est, on le sait, pour le vulgaire, la principale cause des dermatoses

On porte les enfants à Nizas tout le long de l'année, mais la grande fête a lieu le 6 mars. D'abord, le prêtre bénit le pèlerinage et récite une oraison. Après quoi, la foule invoque les Saintes et « l'on passe les enfants aux reliques ». On leur enlève les vêtements qu'ils portent et qui sont remplacés par d'autres, envoyés d'avance, et que le prêtre a bénis. Les vêtements abandonnés sont nettoyés et distribués aux pauvres. Si l'enfant porte des bijoux, ils reviennent à l'église, car tout ce qu'il a sur lui devient la propriété du sanctuaire. Après la cérémonie, on remet à l'enfant un cordon bénit sur lequel on a imposé les reliques, une notice contenant des prières à réciter pendant neuf jours et une médaille frappée à l'effigie des Saintes. Elles se tiennent par la main au milieu de l'arène ; au second plan, on aperçoit la vache furieuse, instrument de leur martyre. Sur l'autre face,

« la porte des vivants » surmontée du Chrisma ; à droite et à gauche, des palmes, et en bas, l'inscription « *Sana vivaria* ».

La croyance populaire veut qu'après être « passé aux reliques », l'enfant guérisse après un nombre de jours égal à celui qui s'est écoulé entre l'apparition du mal et la venue à Nizas.

Dans la Haute-Garonne, le petit village de Miremont honore aussi Sainte Perpétue. On lui recommande toutes les maladies de l'enfance : bébés chétifs, malin-gées, se rongeant les poings, refusant de prendre le sein et atteints de croûtes laiteuses. Mais on la prie plus spécialement pour les enfants qui ont les jambes croisées ou difformes. On l'invoque et de bien loin pour ce mal qu'on nomme dans la région « le mal de Miremont », sans doute la maladie de Little, mais aussi pour toutes les attitudes vicieuses des jambes. Il faut noter que de nombreux pèlerins ignorent quel Saint ils vont prier. On connaît avant tout « Le Saint de Miremont » qui guérit le mal du même nom. Et beaucoup croient qu'il s'agit de Saint Eutrope, patron de la paroisse, qu'on prononce en patois « Estropi » dont on a fait facilement « estropié ». Il est d'usage, dans le village même, de consacrer tous les enfants, après leur baptême, à Sainte Perpétue, en même temps qu'à la Sainte Vierge.

Dans la chapelle consacrée à la Sainte, le prêtre lit une oraison et fait baiser une relique. Il en est de même quand on lui consacre particulièrement un enfant. Ceux qui sont trop éloignés peuvent éviter la fatigue d'un long voyage en envoyant des langes que

l'on fait passer sur la relique, après la récitation de l'oraison spéciale.

On voit, dans la même chapelle, une petite statue de Sainte Perpétue, de 60 centimètres de hauteur, qui paraît assez récente, et un reliquaire, plus ancien, en bois doré, contenant un fragment du corps de la Sainte. On y remarque encore un grand tableau, datant d'une quarantaine d'années, peint par le Père Pibon. Il représente Sainte Perpétue, vêtue de bleu, tenant dans sa main la palme des martyrs et jetant sur une pauvre mère à genoux devant elle, un doux regard bienveillant. Cette mère, une paysanne dont les traits reproduisent ceux d'une personne du village, porte le gracieux capulet rouge abandonné depuis quelques vingt ans. Elle tient dans ses bras un enfant à la tête énorme et aux membres grêles, qu'elle élève vers la Sainte. Le bébé crispe ses poings vers sa bouche, et ses jambes sont croisées en ciseaux. Le père, en blouse, prie à côté de la femme. Entre eux deux, un panier d'osier dont le couvercle laisse apercevoir des langes et une bouteille de vin, provisions de voyage, sans doute.

On vénère aussi, près de Toulouse, à Castanet, un personnage sacré qui interviendrait pour certaines déformations rachitiques, en particulier pour les jambes arquées, que redoutent tellement les mères.

Quand les enfants sont « faibles des jambes » et que leurs mères s'impatientent, elles envoient leurs bas à Baziège. Il existe à l'entrée de l'église de ce petit village une colonne milliaire portant le nom de divers empereurs romains. La légende veut qu'un

jeune chrétien y ait subi le martyre. Les habitants du pays en ont fait un Saint. Pour se le rendre favorable, on fait toucher les bas à la colonne et les enfants doivent les porter neuf jours durant.

Veut-on assurer la marche incertaine des tout-petits ? Il existe dans la basilique Saint-Sernin, à Toulouse, un pilier dit de Saint-Christophe ; de la pierre se détachent des pieds sculptés, ceux de Saint Christophe. On les fait toucher et embrasser par les enfants qui auront les jambes d'autant plus solides qu'ils feront plus longtemps le tour du pilier.

La période la dentition n'est pas celle du repos des mères. C'est l'époque des cris que rien n'explique, des accès de fièvre dont la cause reste inconnue, des vomissements, de cette toux sèche qui affole une maman, mais que les grand'mères connaissent bien.

Sainte Appolonie, qui fut si brutalement martyrisée, est la patronne des dentistes, mais elle est aussi particulièrement invoquée pour les jeunes enfants qui « mettent les dents ». Comme elle avait refusé d'adorer les idoles, les païens, furieux, « brisèrent et arrachèrent ses dents ». Ils allumèrent un bûcher sur lequel elle s'élança elle-même, pour y mourir plus tôt tant sa souffrance était atroce. Son culte est général. Depuis le xv^e siècle, on en trouve trace dans les bréviaires d'Allemagne et d'Italie, dans les écrits populaires d'Espagne et dans les livres d'heures de France. Une oraison, extraite d'un livre italien des Vies des Saints (1558), rappelle le martyre de la Sainte et se termine par cette prière :

« Accordez-nous un remède efficace contre la dou-

leur des dents et de la tête par N.-S. Jésus-Christ, ainsi soit-il. »

Voici une vieille légende de France qui a peut-être servi d'invocation :

Sainte Appolline

La divine

Assise au pied d'un arbre

Sur une pierre de marbre

Jésus notre Sauveur

Passant là par bonheur

Lui dit : « Appolline

Qui te chagrine ? »

— Je suis ici Maître Divin

Pour douleur et non pour chagrin ;

J'y suis pour mon chef, pour mon sang,

Et pour mon mal aux dents.

— Appolline, tu as la Foi,

Par ma grâce, retourne-toi :

Si c'est une goutte, elle cherra,

Si c'est un ver, il mourra. »

La Sainte est tenue en grande vénération dans la région toulousaine. La basilique de Saint-Sernin possède une parcelle de son corps et les mères vont invoquer la Sainte pour les jeunes enfants, à l'époque douloureuse de la dentition. Elles les portent à la crypte de l'insigne basilique où le prêtre récite des prières et bénit les enfants avec les reliques. Pour ceux qui sont trop éloignés, des prières sont dites et on bénit une huile employée comme baume. Il faut laisser une aumône, ou faire dire une Messe. Certains se

contentent d'offrir un cierge ou de faire brûler une lampe en l'honneur de la Sainte. Dans une autre église de Toulouse, à Saint-Aubin, on invoque de la même façon et pour le même mal, Sainte Appolonie.

Mais Lézat, petit village de l'Ariège, possède une dent de Sainte Appolonie. Beaucoup de fidèles préfèrent aller vers cette relique, qui leur semble plus précieuse, et Lézat est un centre de pèlerinage bien connu des gens de la région. On entre dans la vieille église, au rose clocher de briques, par une belle porte romane du XII^e siècle, assez bien conservée. Dans l'église, on remarque, derrière le maître-autel, trois tableaux de Despax, venus de la vieille abbaye de Boulbonne au moment de la Révolution. C'est dans une chapelle latérale, une très simple chapelle d'église de campagne que, dans un reliquaire en bois doré, est conservée la dent : une canine sertie d'or. L'enfant est porté au sanctuaire, le prêtre le bénit et lit une oraison, tout en passant sur les gencives douloureuses la dent qui soulage. Avant de partir, on laisse une aumône, ou les honoraires d'une messe.

Dans la Haute-Garonne, on retrouve le même culte au village de Sainte-Appolonie.

Dans le Tarn, c'est dans la paroisse de Bernac, près de Castelnau-de-Lévis, qu'on invoque la Sainte pour les troubles de la dentition.

S'il est un spectre qui hante le cœur des mères, c'est celui des convulsions et des maladies nerveuses, toujours attribuées à la peur. La Basilique Saint-Sernin possède la relique de Saint Orens, que les fidèles invoquent spécialement « *in tremore et metu* »,

Saint Orens naquit à Huesca, ville de la province d'Aragon. Inspiré par Dieu, il résolut de renoncer aux biens de la terre et franchit les Pyrénées, pour s'installer dans la vallée du Lavedan, non loin de ce qui est aujourd'hui la ville de Lourdes. Il ne quitta cette vallée que pour devenir évêque d'Auch.

La victoire qu'il remporta sur les généraux romains Ætius et Lictorius, qui assiégeaient Toulouse, lui valut une grande renommée. Une procession fut ordonnée en son honneur à laquelle les Capitouls assistèrent pendant très longtemps. Depuis, on continue à l'invoquer pour calmer toutes les angoisses, d'où le culte spécial que les mères lui ont voué, afin qu'il délivre leurs enfants de la peur et de tous les maux qui en découlent.

La basilique gardienne de ses reliques est en même temps dépositaire d'un autre précieux souvenir : « la chaîne de Saint Orens ». C'est une petite chaîne d'argent assez longue, fragment de celle dont le Saint se ceignait quand il récitait le psautier. Elle est fixée à la châsse qui renferme les reliques du Saint. Pendant que le prêtre récite une oraison à Saint Orens « qui par les seules armes de la prière a terrassé les ennemis qui désolaient Toulouse, chassé les démons et délivré les hommes de toute frayeur et crainte », on passe la chaîne autour du cou de l'enfant qui est ainsi à jamais délivré de la peur et des « maladies de nerfs ».

Nous avons vu, dans la première partie de notre chapitre, que la guérison des yeux se faisait surtout par le procédé du lavage. Dans l'Hérault, c'est la Vierge miraculeuse de Gignac qui les soulage, mais

par contact. Les fidèles vénèrent une statue ancienne du xvi^e siècle qui passe pour miraculeuse. De nos jours, le pèlerinage est encore très fréquenté. La Vierge n'est pas mise entre les mains des pèlerins, mais ceux-ci frottent les yeux des enfants malades contre le rocher où est creusée la niche de la statue.

On a aussi recours aux Saints pour les infirmités mentales : il faut savoir quelle joie une mère éprouve à voir les yeux de son enfant devenir attentifs à ce qui l'entoure, sa figure et son sourire prendre de l'expression, sa bouche articuler peu à peu des mots et des phrases, pour comprendre les trances que traversent les mères quand l'intelligence de leur enfant ne s'éveille pas.

Dans l'Aveyron, on vénère à Saint-Grat, les reliques du Saint qui a donné son nom au village. Il fut martyrisé dans la région, ainsi que Saint Anuste. Depuis cette époque, on vient prier près de leurs reliques et les invoquer pour diverses maladies mentales. Beaucoup d'enfants y sont conduits, en particulier toutes les encéphalopathies infantiles incurables que l'amour des parents ne peut se résigner à accepter.

On impose sur la tête des petits malades ce que tous les pèlerins appellent le casque de Saint Grat. Rien ne permet d'affirmer que la relique soit un casque et à plus forte raison qu'il ait appartenu au Saint. Mais telle est la légende que la tradition a consacrée et beaucoup de fidèles viennent, comme on dit dans le pays, « Azoura », c'est-à-dire exécuter un vœu.

Sont encore guéries par contact de nombreuses maladies de l'enfance que les mères, du moins, étiquet-

tent ainsi. L'enfant crie-t-il ? C'est qu'il a des coliques très facilement explicables par « l'allongement des boyaux », disent les vieilles nourrices de notre pays. Dans l'Aude, à un kilomètre environ du village de Villeneuve-Minervois (canton de Peyriac), il existe une vieille chapelle, sans style, dédiée à Saint Mamet. Devant l'autel du Saint, une fosse est creusée. Chaque année, le prêtre bénit solennellement du sable que l'on a criblé dans la fosse. On s'en sert pour frictionner le ventre des enfants nouveau-nés, ce qui constitue un excellent préservatif contre les coliques. Des fidèles complètent le pèlerinage en récitant des prières et en faisant neuf fois le tour d'une pierre fort ancienne portant une croix gravée qui se trouve dans l'enclos entourant l'église.

A côté des coliques, explication facile de troubles nombreux, nous placerons les vers, toujours incriminés. Nous n'avons pas de Saint spécial guérisseur, mais une pratique tenant de la magie et de la religion, qui est aussi une cure par contact. Dans les Hautes-Pyrénées, on fait porter à l'enfant « que les vers tracassent », un « bref » ou « breou ». C'est une sorte d'amulette que l'on confectionne avec du cierge pascal bénit et une prière tracée sur du papier. C'est une personne douée qui se charge de l'exécuter. Après avoir porté l'amulette un temps suffisant, on doit dire trois *Pater* et trois *Ave* pendant qu'on efface l'oraison avec de l'eau que boiera ensuite le patient. Cette croyance, nous dit le Docteur Levrat dans sa brochure sur la Médecine populaire en Gascogne, a sa réplique chez certains peuples idolâtres et fétichistes qui, pour

guérir, boivent l'eau avec laquelle on a lavé le parchemin où un marabout avait inscrit un verset du Coran. Les résultats sont, paraît-il, excellents et l'administration plus facile que celle de nombreux vermifuges.

Une autre formule magique est employée dans le pays castrais pour guérir l'irritation anale des petits enfants « échauffés » : « On fait cinq croix avec le pouce sur la partie malade de l'enfant en prononçant les paroles suivantes : Feu, va-t'en vite, comme Judas est parti du Jardin des Oliviers en reniant Jésus. » Le même procédé réussirait non moins bien pour les douleurs.

Contre l'urticaire, on utiliserait avec un succès souverain des applications d'eau bénite, le jour de la Pentecôte.

Pour les mamans qui mettent leur point d'honneur à voir leur bébé marcher bien jeune, une pratique pieuse est conseillée. Dans la vallée de l'Ariège, dès que le bébé « marque le pas » on l'amène sur l'autel de la Vierge. Dans la région landaise, à Villenave (Gironde), c'est sur celui de Sainte Quitterie.

Pour l'amélioration du langage par le procédé du contact, il n'y a pas à notre connaissance de Saint guérisseur mais, pour délier la langue des petits Landais et éviter le bégaiement, on leur fait boire de l'eau ou du vin dans la clochette utilisée pour la messe. On peut aussi leur faire porter autour du cou des débris de cierge pascal auxquels on ajoute cinq grains d'encens. Au bout de peu de temps, l'orgueil maternel est satisfait et le bébé parle.

Une ancienne pratique est répandue dans le Bas-Languedoc, en particulier du côté de Nîmes, pour remédier à la transpiration trop abondante de la tête des tout petits.

C'est à Saint Baudile, qui fut décapité à Nîmes, que l'on voue les enfants. Après son martyre, sa tête roula trois fois et chaque fois fit jaillir une source. Une vertu miraculeuse a été de tout temps attribuée à l'eau de la fontaine de Saint-Baudile ; on y portait encore, il y a quelques années, les bonnets des enfants, on les trempait dans l'eau de la fontaine pour éloigner la transpiration. Il se pourrait que la coutume se perde faute de bonnets puisqu'il est de mode de laisser maintenant les enfants tête nue.

4. — Guérison par le port de ceinture ou de cordon

Un autre mode de guérison par contact est le port de ceintures ou de cordons. Mais une nouvelle idée s'y ajoute, c'est celle du nœud. Il resserre et attache le mal ; le localise, l'étouffe, en l'empêchant d'être victorieux. Aussi trouvons-nous, en médecine populaire, un grand nombre de pratiques dans lesquelles le nœud joue un rôle important. Le port de cordons bénits est fréquent et relève de la même idée ; de même les tours, au nombre de 3, 7 ou 9, qu'il est d'usage de faire tout en priant et sur lesquels nous ne reviendrons pas parce que nous les avons trouvés mêlés à d'autres rites.

En Bretagne, le cordon devient un *ex-voto* et il est d'usage dans certaines localités d'offrir aux Saints miséricordieux en gage de remerciements, une « ceinture de cire ».

Les cordons bénits se rapportent très souvent à l'accouchement. S'ils assurent à la mère une bonne grossesse dont le terme sera heureux, ils lui promettent aussi un bel enfant, et c'est pour cela qu'ils rentrent dans notre sujet.

Dans la région de Toulouse existait jadis une dévotion particulière à Saint Honorat. Elle a disparu de nos jours, absorbée et remplacée par celle de Notre-Dame la Noire. Les reliques du Saint sont à Saint-Sernin et on trouve quelque trace de son influence dans les antiennes et oraisons de la basilique. L'origine du culte reste inconnu, mais on relève dans l'oraison cette phrase : « Aidez-nous de votre main favorable et obtenez aux femmes en travail d'enfant l'heureuse délivrance de leur fruit ». La dévotion consistait dans le port du cordon.

C'est maintenant la Vierge Noire de la Daurade, qui est la providence des femmes en couches. Elle porte le nom de Notre-Dame de la Délivrance. Autrefois, le fait est consigné dans un vieux registre ouvert en 1637 et que conserve la basilique de la Daurade, on étendait « sur le lit des malades et des femmes en travail d'enfant, une partie des vêtements qui ont servi à parer Notre-Dame la Noire, dans Tholose, pour les faire retourner en la santé et accoucher heureusement. » Les demandes devenant plus nombreuses, on ne put porter chez toutes les malades la robe de la Vierge, on

distribua alors des ceintures ayant reposé sur la statue miraculeuse et que les femmes enceintes revêtaient pendant la durée de leur grossesse. Ce cordon en moire blanche porte l'inscription suivante gravée en lettres d'or : « Recevez et portez avec confiance cette ceinture bénite comme signe de ma protection maternelle et comme gage d'une heureuse délivrance ».

Dans l'Aveyron, un autre cordon béni, venant de l'église de Conques, jouit des mêmes privilèges. C'est le cordon de Sainte Foy. La plus grande partie des reliques de la Sainte fait partie du trésor de Conques, mais il en existe aussi à Saint-Sernin. La Sainte est spécialement honorée dans la région toulousaine. Les femmes, au moment d'accoucher, revêtent une ceinture ayant approché les reliques de la Sainte, en récitant certaines oraisons en vue de l'heureuse terminaison de l'accouchement.

Sainte Marguerite aussi est très en faveur auprès des futures mères. La dévotion est fort ancienne et Rabelais en fait mention dans *Pantagruel*, quand il parle des gens souffrant les pires douleurs que la lecture des chroniques de l'énorme géant Gargantua réussissait à calmer « ni plus ni moins que les femmes étant en mal d'enfant quand on leur lit la vie de Sainte Marguerite ». Dans une des poésies les plus populaires de la Gascogne, nous trouvons la même allusion :

*Retourne-toi, ange du Ciel,
Tu diras à mon père,
A ma mère,
Qu'entre les filles de la Terre*

*Partout où l'ange passera,
Marguerite renommée sera.
Il n'y a pas de bouvier au labour
Ni de femme en péril (1)
Que je ne sauve de perdition.*

Il existe aussi un cordon qui, dévotement porté, permet un heureux accouchement.

Aux femmes désolées de ne pas être mères, une pratique en honneur dans le petit village de Notre-Dame-de-la-Drèche, près d'Albi, redonne l'espoir.

Elles font de leurs bras étendus une ceinture pour mieux embrasser un vieux chêne, le « garric maridaire », qui donne un mari aux jeunes filles et de beaux enfants aux jeunes foyers. Le chêne est situé dans un champ, non loin de l'église, qui est un lieu de pèlerinage fréquenté ; et, leurs dévotions faites, nombreuses sont les jeunes femmes qui s'en approchent et en repartent pleines d'espoir.

Dans l'Hérault, à Lodève, on invoque très spécialement pour les enfants noués, Saint Fulcran, patron du pays. Les personnes plus âgées s'adressent à lui pour la guérison des rhumatismes. Les enfants disent, ou on dit pour eux, quelques prières et se ceignent d'un cordon béni blanc. Il est violet pour les grandes personnes.

Tous ces cultes gardant l'empreinte des religions antérieures n'épuisent pas la longue liste des Saints guérisseurs de l'enfance. Dans tous ceux que nous venons d'étudier, nous avons pu retrouver des supersti-

(1) Accouchement.

tions peu modifiées par le catholicisme qui, respectant une tradition qu'il n'aurait pu vaincre, a christianisé les pratiques, en les plaçant sous le patronage d'une divinité chrétienne.

5. — Les saints protecteurs de l'enfance

Il existe des dévotions exemptes de toutes ces pratiques. Les croyants vont demander aux Saints, comme ils le demanderaient à Dieu, plutôt protection que guérison. Ces Saints sont généralement spécialistes et ils doivent leur pouvoir soit à une particularité de leur vie, soit à des analogies de nom.

Il n'est presque pas utile de rappeler la légende Saint Nicolas ; la chanson populaire est dans toutes les mémoires, comme le conte du Petit-Poucet. Parce qu'il a ressuscité les trois enfants ensevelis dans le saloir du charcutier, Saint Nicolas est devenu protecteur attitré de tous les petits. Son culte est très répandu dans toute la France. A Toulouse, une église lui est consacrée, qui se signale par de magnifiques fresques. En Allemagne et en Russie, il est tout particulièrement invoqué ; et en Alsace, c'est lui qui, le soir de Noël, vient gâter les enfants en les comblant de friandises et de jouets.

Il en est de même de Saint Blaise, dont le culte universellement répandu est en honneur dans le Sud-Ouest de la France. Dans les paroisses de Saint-Jude et de Saint-Nazaire, à Béziers, dans les Landes, on

l'invoque pour protéger du croup et des maladies de la gorge. L'origine du culte est dans un épisode de la vie du Saint Evêque qui, dans sa prison, sauva un enfant à moitié étouffé par une arête. Aussi, toutes les mères dont les « enfants avalent de travers » ou s'étranglent avec n'importe quel objet solide, prient Saint Blaise « de faire qu'il monte ou qu'il descende ».

Saint Gilles aussi, qui est un des 14 Saints auxilia-teurs, protège les enfants et les empêche de connaître la peur. On le supplie d'éloigner d'eux l'épilepsie que l'on nomme, dans certaines régions, « le mal de Saint-Gilles ». D'une façon plus large on s'adresse à lui pour qu'il conserve l'enfant qui vient de naître ; cela, après Louis XIII et Anne d'Autriche, qui ordonnèrent, en 1638, des prières solennelles à Saint Gilles, lors de la naissance du futur Louis XIV ; et, pendant neuf jours, le clergé et la noblesse se rendirent à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles de Paris, pour demander au ciel la conservation du prince nouveau-né.

Dans le diocèse d'Albi, Saint Genest est invoqué contre les coliques et les maux de ventre. Le jour de sa fête, le 25 août. époque des chaleurs fatales à l'intestin des enfants, on va en pèlerinage dans une chapelle qui lui est consacrée, non loin d'Albi. Les pèlerins, il y a quelques années encore, étaient très nombreux. Enfin, Toulouse invoquait autrefois dans les épidémies de petite vérole, Saint Saturnin, son premier évêque. Depuis la découverte de Jenner, il n'est prié que pour les maux de tête, probablement en raison de sa tête fracassée sur les marches du Capitole.

Nous citerons encore Saint Jude, imploré dans toutes les causes désespérées ; Sainte Germaine de Pibrac, à qui on voue les enfants dont les ganglions sont abcédés, parce qu'elle a eu des écrouelles ; Saint Clément, qui conserva à la vie un enfant surpris par la marée, parce que sa mère, dans l'excès de sa ferveur, l'avait oublié dans une chapelle qui lui était dédiée sur un rocher au milieu des flots.

C'est parfois une analogie de nom qui est à l'origine du culte : ainsi Saint Clair, qui, dans le diocèse d'Albi, jouit du pouvoir de guérir les mots d'yeux ; Saint Eutrope, dont on a fait « Estropi », est prié dans les campagnes pour les infirmités incurables des enfants.

Parmi les dévotions aux protecteurs de l'enfance, on ne peut manquer de citer celles que la Vierge, la plus grande Sainte du catholicisme a inspirées. Point de ville qui ne possède dans son enceinte, ou dans son voisinage, une église où les miracles font accourir les fidèles. Nous écartons volontairement de notre sujet la dévotion à Notre-Dame de Lourdes, qui mérite une étude spéciale.

Il est d'usage dans les familles pieuses, de consacrer les enfants nouveau-nés à la Vierge. Dans notre région, les sanctuaires sont célèbres. Notre-Dame la Noire, habillée de brocart comme les vierges espagnoles, protège les petits Toulousains. Près d'Albi, sur la colline qui domine le Tarn, on invoque Notre-Dame de la Drêche pour toutes les maladies en général et les paralysies en particulier. A Carcassonne, c'est encore la Vierge que l'on prie sous le nom de Notre-Dame de la Santé, dans une vieille chapelle gothique

recouverte d'*ex-voto* touchants. Dans ces sanctuaires, on consacre après leur naissance les jeunes enfants. Sainte Marie, la mère de Dieu, est tout indiquée comme protectrice des petits.

Enfin, on vénère particulièrement la Vierge sous le vocable de Notre-Dame du Parlatge, non loin de Lodève ; on y porte les enfants qui sont lents à parler, qui bégaiant, bredouillent ou balbutient. On voue ces enfants à la Vierge en promettant d'y revenir trois ans de suite.

De nos recherches, qui restent d'ailleurs fort incomplètes, il ressort que dans le Sud-Ouest de la France le culte des Saints guérisseurs de l'enfance est encore bien vivant. Nous allons, dans notre III^e chapitre, en rechercher les causes

CHAPITRE III

Ces cultes ne disparaîtront pas, tant que la Foi animera les foules. La croyance en un être suprême a comme corollaire la croyance au miracle. Sa toute puissance, Dieu la partage avec ses Saints et leur donne le pouvoir de soulager et de guérir. Les Evangiles le disent en termes explicites. Un croyant n'en doute pas.

Evidemment, certaines pratiques naïves, dépendent plus de la crédulité que de la Foi. Mais elles ont l'avantage d'être matérielles, concrètes et, par là, de frapper les esprits simples, et de mieux les satisfaire. L'Eglise catholique l'a compris et c'est pour cela qu'elle les a laissées vivre.

Quand la Foi chancelle, c'est souvent le respect de la tradition familiale qui fait recourir à la vertu des Saints. Les mamans se rappellent des belles histoires du passé, les pèlerinages qu'elles ont accomplis jadis les jours de fête, parées de leurs plus beaux atours. Il faut savoir ce qu'un pèlerinage comporte de joie et de plaisir, en même temps que de satisfaction profonde, pour comprendre combien cette pratique est chère aux âmes croyantes. Les préparatifs du départ au petit jour, dans le calme de l'aurore, où tout s'adoucit, l'oubli momentané des soucis matériels, l'espérance

des grâces ou de la guérison demandée, tout concourt à faire de cette journée une fête spirituelle, dont les plaisirs matériels : voyage pittoresque, vie en commun, fête champêtre, ne sont pas exclus. Ces souvenirs répétés ne s'effacent pas, et tout naturellement, nous recommençons avec nos enfants les pas enseignés par nos mères. Aussi simples que soient ces pratiques, elles sont aussi intéressantes pour ceux qui se penchent sur l'âme humaine, que peuvent l'être pour l'artiste des sculptures naïves ou des fresques malhabiles, témoins d'un art primitif. Elles ne sont que des balbutiements, mais parce que nous parlons, nous désintéressons-nous de l'adorable langage des tout petits ? C'est, comme nous le dit A. Magnen (dans ses notes sur le recueil de M. J.-F. Bladé : *Les Contes populaires recueillis en Agenais*), « de la poésie vraie et de source vive, venant de loin et de haut, et nous ramenant au temps presque fabuleux où les premières tribus humaines menaient la vie pastorale sur les plateaux de l'Iran ».

Au point de vue historique et poétique, ces pratiques doivent être respectées, et au point de vue purement médical et thérapeutique, elles sont en réalité peu dangereuses. En effet, en étudiant les spécialités des Saints guérisseurs, on s'aperçoit qu'il s'agit surtout de maladies chroniques ou inguérissables qu'il faut supporter avec beaucoup de patience et de résignation, ou bien de maux imaginaires.

Chaque fois que la science a paru impuissante, l'esprit humain a cherché du secours dans la religion. L'expression populaire « maladie de Saint », syno-

nyme de maladie incurable, est caractéristique. Or, y a-t-il pour un médecin de cas plus décevant que les eczémas infantiles résistant à tous les soins et qui guérissent quand le « poison arthritique », ainsi que se plaît à le nommer le Professeur Mouriquand, est enfin éliminé ? Le praticien, regrettant son impuissance, ne peut qu'exhorter à la patience la mère angoissée, cependant qu'elle s'énerve, en voyant les croûtes s'étendre et ravager le cher visage. Pourquoi l'empêcher d'avoir recours à un Saint guérisseur ? Elle puisera dans cet acte de Foi plus de patience et de résignation que nous ne saurions lui en donner.

Pouvons-nous aussi rendre l'espérance aux parents dont les enfants paralysés sont un tourment de chaque jour ? C'est bien souvent au-dessus de notre science, de notre dévouement et de notre cœur.

Que pouvait-on faire autrefois pour le rachitisme, avant les découvertes décisives de notre siècle sur son étiologie, en même temps que sur sa thérapeutique. Le temps, une nourriture plus appropriée, redressaient les jambes cagneuses quand les troubles étaient légers ; mais, dans les cas graves, comment agir utilement sans la belle arme des ultra-violets ? Il y avait le soleil, sans doute, dans les pays où il ne boudait pas, mais combien son action lente demandait de patience !

Et quand le médecin rentre chez lui, le corps fatigué par de longues courses, l'esprit préoccupé, il trouve quelquefois à l'attendre des mamans affolées parce que leur enfant bâille trop, croise les jambes, éternue, crie sans raison, ne marche pas, alors que le petit voisin du même âge fait déjà le tour du jardin.

Ah ! cette question de la marche et du langage, qu'elle préoccupe les mères, les touchant à la fois dans leur amour et dans leur orgueil !

Tous ces maux sont du ressort des nourrices, plus que de celui des médecins, qui ne le cachent pas ; pourtant ils tourmentent les mères ; il faut savoir le comprendre et ne pas sourire, si elles recherchent par des moyens extra-médicaux à recouvrer un peu de paix et de tranquillité.

A toutes ces causes d'ordre sentimental s'ajoutaient autrefois des causes matérielles. L'éloignement des médecins et des spécialistes, la misère, faisaient hésiter les malades. Les Saints étaient près d'eux, et il était moins dispendieux de donner une offrande ou de faire célébrer une messe, que de s'adresser au médecin. Ces raisons expliquent facilement l'attachement à certains cultes, mais malheureusement aussi, la croyance aux charlatans guérisseurs, qui sont la plaie de nos campagnes.

Conclusions

Dans le Sud-Ouest de la France, on peut, sans la chercher beaucoup, retrouver l'influence du paganisme dans le culte des Saints guérisseurs. Cependant, la foi des jeunes semble oublier un peu ces pratiques païennes. Les fontaines, les arbres percés sont entourés de moins de considération. On prie, on met un cierge, dont la flamme symbolise l'âme qui s'élève vers la divinité pour lui demander l'espoir et la force de supporter l'épreuve. Cette spiritualisation du culte des Saints est d'ailleurs encouragée par le clergé. Au point de vue médical, aucune raison sérieuse ne peut s'opposer à ces pratiques qui ne nuisent pas à la santé, car les prescriptions des médecins sont actuellement, même dans les campagnes, mieux suivies qu'autrefois. Ce n'est pas un pèlerinage qui modifiera un traitement ou un régime. Les progrès de la médecine, ses récentes conquêtes, sont partout connus : ce sont eux surtout qui feront reculer les superstitions et transformeront peu à peu les Saints guérisseurs en Saints protecteurs. Depuis la découverte de Pasteur, le culte de Saint Hubert, auquel on recourait dans tous les cas de rage, est tombé dans l'oubli. Le culte des Saints ne prend la place de la médecine que lorsque celle-ci est impuissante. Pourquoi, alors, déraciner des âmes sim-

ples, ces histoires naïves que les grand'mères enjolivent pour leurs petits-enfants, pendant les longues veillées, dans les pays assez heureux où subsiste encore cet usage ? N'est-ce pas une faute contre la Poésie, l'Idéal et peut-être aussi la Bonté ? Bien plus dangereux sont les agissements des « sorciers » qui, plus que les Saints, sont dans nos campagnes les concurrents déloyaux des médecins. Ils soignent à contre-sens, ignorant même la plus élémentaire hygiène, ils ne peuvent que faire du mal. Le culte des Saints, au contraire, par sa thérapeutique toute formelle, extérieure ou parfois purement morale, ne gêne guère notre action médicale. Acceptons donc ces rivaux célestes, puisqu'ils donnent à ceux qui croient, espoir, patience et courage. La médecine n'a-t-elle pas souvent besoin de ces facteurs psychologiques et moraux pour soulager des souffrances et activer une guérison ?

Vu :
LE DOYEN,
JEAN LEPINE.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
J. GUIART.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 5 Octobre 1932.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
A. LIRONDELLE.

Bibliographie

- ASSIÉ (Abbé). — *Saint Méen*. Vie et pèlerinage. Rodez, 1923.
- AURIOL (Abbé A.). — *Pour visiter Saint-Sernin de Toulouse*. Toulouse, 1930.
- BÉRENGER-FÉRAUD. — *Superstitions et survivances*. Paris, 1896.
- BLADÉ (J.). — *Poésies populaires de la Gascogne*.
- BOUTAREL (M.). — *In Paris-Médical*, 1921, n° 40. *Les Saints patrons des femmes stériles*. In *Pro-Medico*, n° 11, 1931. *Les Saints guérisseurs*. In *la Saignée blanche*. Vol. 7, n° 11.
- DU BROC DE SEGANGE. — *Les Saints guérisseurs et protecteurs des corporations*.
- CAUVIN (G.). — *La médecine populaire en Provence*. Thèse de Lyon, 1930.
- EVERLANGE (Abbé P.-E. d'). — *Saint-Gilles et son pèlerinage*. Avignon, 1879.
- GUARDIA. — *La Médecine à travers les siècles*.
- GUIART (J.). — *L'Aurore de la Médecine en France*. *Revue des Cours et des Conférences*, 1930. Saint-Florentin-de-Bonnet, le guérisseur des fous. In *Aesculape*, 1930.
- HENRICK (E.-H. Van). — *La Rage et Saint-Hubert*. In *Pro Medico*, 1927, n° 5.
- HERMANT (P.) et BOOMANS (D.). — *La Médecine populaire. Service de recherches historiques et folkloriques du Brabant*. 1 vol. in-octavo, Bruxelles 1928.
- INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.
- JOURDA (G.). — *Contribution au folklore de l'Aude*.

- LAPPARENT (Comte de). — Le culte des Saints patrons des malades. *In bulletin de la Société Médicale de Saint-Luc, Saint-Cosme et Saint-Damien*, janvier, juillet, Août 1931.
- LEVRAT (Docteur E.). — La Médecine populaire gasconne. *Essai de folklore médical*. Toulouse, 1911.
- LIÉGEARD. — Les Saints guérisseurs de la Basse-Bretagne. *Thèse de Paris*, 1903.
- MICHEL (A.). — *Des traces laissées par le paganisme dans le Midi de la France et particulièrement en Provence*. Marseille, 1903.
- MIGNE. — *Dictionnaire des pèlerinages*.
- NIPPGEN (J.). — Les traditions populaires kandaïses. *Revue du folklore français*, tome 1, n° 4.
- PROPRIMUM SANCTORUM DU DIOCÈSE D'ALBI.
- ROSAPELLY. — *In Revue des Pyrénées*. Contribution au folklore du Pays de Bigorre.
- SAINT-YVES (P.). — *Les Saints successeurs des Dieux*.
- SICARD (M.-G.). — Le folklore préhistorique dans le département de l'Aude. *In Revue du folklore français*, mars-avril 1931.
- SEBILLOT (P.). — *Folklore de France*.
- TOURNEUR (V.). — Les Saints anargyres Cosme et Damien. *In Pro Medico*, 1927, n° 6.
- VAISSETTE (Dom). — *Histoire du Languedoc*.
- VÉZIAN. — Les roches à légende du Languedoc. *Revue du folklore français*, tome III.
- VIDAL (Docteur). — *Choses du terroir castrais*, Paris-Toulouse, 1925.
- X... — *Notre-Dame de la Daurade de Toulouse. Son histoire, son culte*.
- *Notice et litanies en l'honneur des Saintes Martyres Perpétue et Félicité*, Montpellier, 1930.
- *Notice sur Saint Orens et Sainte Appolonie. Basilique Saint-Sernin*, Toulouse).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
CHAPITRE PREMIER.....	11
CHAPITRE II.....	17
1. — Guérison par lavage.....	17
2. — Guérison par passage.....	24
3. — Guérison par contact.....	27
4. — Guérison par le port de ceinture ou de cordon.....	40
5. — Les Saints protecteurs de l'enfance.	44
CHAPITRE III.....	49
CONCLUSIONS	53
BIBLIOGRAPHIE	55





BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

°° °° IMPRIMEURS-ÉDITEURS °° °°

°° 42, QUAI GAILLETON, 42 °°

°° °° °° °° LYON °° °° °° °°



